

PAS DE POLITIQUE.

## L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PAPA NOÉ, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 2 FÉVRIER 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ETENDARD."

## AVIS SPECIAL.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien adresser les réponses du problème à PAPA-NOÉ, rédacteur-en-chef de l'Ouvrier, 31 rue St. Jacques, et non à la rédaction de l'Etendard. Notre petit journal, quoique patronné par l'Etendard, a un bureau de rédaction spécial, et il est indispensable que toutes correspondances particulières à l'Ouvrier soient bien adressées à ce journal.

## CAUSERIE DU DIMANCHE.

## L'ART DE SE MARIER.

On peut être artiste en tout.

Celui qui, par son talent, son discernement, sait à la perfection remplir son devoir, exercer son état, est indiscutablement un artiste dans la plus pure acception du mot.

Or, à se bien marier, dans les conditions voulues pour devenir modèle, exemple du parfait ménage sous tout rapport, il y a dis-je, un grand art. Témoin d'une causerie à ce sujet, entre deux de mes amis, je tiens ici pour appuyer mon dire, à vous rapporter en entier la conversation de ces deux messieurs.

Lavoine et Michonneau, si vous le voulez bien, viennent l'un et l'autre de contracter mariage. Les voici, ils vont s'aborder; en curieux, écoutons-les.

LAVOINE.—Comment, mon cher Louis, sitôt revenu? Je te croyais parti pour un fort long voyage à New York. Par un temps aussi froid, j'eus cru vraiment que le voyage de noce vers les pays tempérés, eut duré quinze jours et plus.

MICHONNEAU.—C'est vrai, mais que veux-tu, madame Michonneau s'ennuyait, elle a désiré revenir et... me voici. Mais toi, dis-moi donc quel jour tu t'es marié?

LAVOINE.—Ma foi, il y a huit jours à peine, nous n'avons pas voyagé, tu sais ma position précaire. Du reste mon épouse est charmante, tout ce que je désire, elle le veut, et c'est d'un commun accord que nous ne fines point de noce. En eussais-je voulu faire que les fonds manquant, la chose m'eût été impossible.

MICHONNEAU.—Mais aussi quelle idée est la tienne. Charmant garçon gagnant un bon salaire, Pourquoi, dis-moi, sans me vouloir donner en exemple, pourquoi dis-je n'as-tu pas fait comme moi? Madame Michonneau n'est pas mal n'est-ce pas. Mais à part toutes les qualités de sa personne, de son cœur, elle m'apporta tu le sais, une dot de quatre mille piastre, ce qui figure fort bien dans le mariage.

LAVOINE.—Oui, je le sais! Tu as toujours visé... comment dirai-je... à la fortune, tout au moins à l'aïssance. Mais que veux-tu nous ne voyons pas tout à fait de même.

Ce n'est pas que je prétende, que les mariages pauvres seuls, soient les bons mariages, mais je ne verrais pas sans charmes la possibilité future d'être à l'aïse par le concours même de mon épouse. Tiens puisque nous causons de ce sujet que je te définisse comme je le comprends.

## L'INFLUENCE DE LA MAITRESSE DE MAISON.

MICHONNEAU.—Je t'écoute religieusement quitte à te sermoner à mon tour si ton sermon n'est pas juste.

LAVOINE.—Dans le mariage, chacun des époux a des attributions et des devoirs qui lui ont été assignés par la Providence. L'homme, doué de force, d'activité, d'énergie physique et intellectuelle, pourvoit, par son travail aux besoins communs, et assure les moyens d'existence de sa compagne et de leur prospérité. La femme destinée par la faiblesse et la timidité naturelle de son sexe, à une vie sédentaire s'occupe des soins intérieurs du ménage, de l'achat des provisions, de la préparation des aliments, de l'entretien du linge et des meubles, de l'éducation première des enfants.

Je suis convaincu que c'est à la femme qu'appartient la principale part dans la prospérité de la famille. "Je pense qu'une bonne ménagère contribue autant que le mari aux succès des affaires. C'est ordinairement par les labeurs de l'homme que les gains entrent au logis, mais ils se consomment le plus souvent par les soins de la femme. Quand ces deux points marchent d'accord, les maisons réussissent: Quand ils vont mal elle tombent en décadence."

Ce que je viens de te dire là, ce n'est pas moi qui l'ai inventé je l'ai appris par cœur avant de me marier et c'est m'a-t-on dit un certain Xénophon qui écrivit cela jadis. Voyons! as-tu déjà quelque chose à reprendre à cela?

MICHONNEAU.—Non, je n'ai pas grand chose à redire, mais je me demande pourquoi et comment il se fait que tu aies appris tant de choses pour te marier. Pour moi, je ne me suis occupé de rien de tout cela, et crois avoir mieux agi. Ma femme, sans être très riche, par l'apport qu'elle me fait, a droit à de certains égards et qu'elle fasse chez elle ce que bon lui semblera, pourvu cependant qu'il n'y ait pas de folles dépenses, je serai content. Toi tu veux courrir après la fortune, et moi ma maxime est qu'il vaut mieux tenir que de courrir. Or, je tiens! je te laisse le soin de me rejoindre.

LAVOINE.—Je te le souhaite de tout mon cœur! et en attendant, au revoir, je suis attendu à l'atelier, il ne faut pas que je fasse attendre mon patron.

MICHONNEAU.—Allons, au revoir et bonne chance.

## CINQ ANS APRÈS.

LAVOINE.—Ma chère Marie, on a sonné, je crois; veuille donc ouvrir, pendant que je termine cet ouvrage.

MICHONNEAU (entrant).—Bonsoir, madame, bonsoir mon cher Lavoine; comment? toujours à l'ouvrage! On ne te voit jamais, mais tu te feras mourir à toujours travailler. Sais-tu qu'il y a un siècle que je ne t'ai vu?

LAVOINE.—Bonsoir, cher ami, que veux-tu, il faut bien travailler un peu pour parvenir.

MICHONNEAU.—On sait cela; mais la journée passée, il faut bien se divertir un peu aussi.

LAVOINE.—Oh! je ne travaille pas tous les soirs; mais quand cela se présente, j'aime à gagner un peu plus qu'à l'ordinaire. Nous mettons cet argent de côté. Marie, dans ce temps-là, me dit que c'est sa dot que je veux lui gagner pour ses noces d'or. Peut-être... qui vivra verra.

MICHONNEAU.—Tiens! laisse ton ouvrage et cautions. Figure-toi, mon cher ami, que cela ne va pas

de ce temps-ci. Je crois que nous allons être forcés de quitter la ville pour aller aux Etats. Ici, il n'y a pas moyen de vivre; les salaires sont trop faibles. Ayant habitude de vivre dans un certain luxe, mon épouse et moi ne pouvons plus vivre ici. C'est décidé, et ce soir je viens presque te faire mes adieux, demain nous arrêterons vous voir avec mon épouse et l'après-midi nous partons.

LAVOINE.—Comment si vite que cela, mais dis-moi, tu n'es pas dans l'embarras, j'espère.

MICHONNEAU.—Non, mais la dot de ma femme au trois quarts mangée, il faut absolument que je trouve un emploi rémunérateur pour reconstruire ce capital, et aux Etats-Unis seulement je crois que la chose sera possible.

MICHONNEAU.—Enfin je te le souhaite; mais en ami, je te le dis: vous avez été un peu en grand, mais enfin c'est ton affaire.

MICHONNEAU.—Je le sais, mais que faire? Mon épouse, habituée au luxe, n'a pu séance tenante se défaire de certaines habitudes. Mais tout cela reviendra. Excuse-moi, j'ai beaucoup d'amis à voir avant de partir, à demain. (Il part).

## DIX ANS APRÈS.—FORTUNE PRESQUE FAITE.

LAVOINE (entrant chez lui).—Bien chère amie, j'ai une heureuse nouvelle à t'annoncer: Depuis ce matin, le patron satisfait de mes services sans doute, m'a pris comme associé. Mais il n'est pas joie sans douleur, en t'annonçant ce fait, je suis à regret obligé de te quitter. Un achat important à faire à New-York, me force à me rendre en cette ville. Du reste d'autre part, je serai satisfait de revoir Michonneau qui, depuis deux ou trois ans, ne donne plus signe de vie. Je le trouverai sans peine et te donnerai de ses nouvelles... Allons! Ma bien chère! Embrassons-nous, et prie bien pour le succès de mon voyage.—Adieu!

## A NEW YORK.—\$4,000.

## SONT MOINS QUE L'ORDRE ET L'ÉCONOMIE.

LAVOINE (retrouvant Michonneau couvert d'habits rapés, occupé à creuser péniblement la terre sous l'une des rues de New York.)

Comment, Louis, c'est toi que je retrouve ainsi. Pauvre ami, que t'est-il arrivé?

MICHONNEAU.—Oh! que veux-tu! ma vie est brisée, j'ai mal combiné mon existence. De décadence en décadence, je suis aujourd'hui réduit à rien. Incapable de résister aux reproches de ma femme, je me sens anéanti et, peu disposé à recommencer. C'est fini, je vois maintenant que ton raisonnement était juste.

LAVOINE.—D'autant plus juste que, sans vouloir te faire sentir ma supériorité, nous sommes arrivés mon épouse et moi à réaliser une honnête fortune. Depuis peu, associé de mon patron, j'espère beaucoup en l'avenir. Te souvient-il de mes veillées à l'ouvrage? Eh bien! la dot de Marie est gagnée! et si tu veux reviens avec moi, ma femme te prêtera la moitié de sa dot pour refaire ta carrière, mieux que cela! elle apprendra à ton épouse le moyen de faire fortune. Car, vois-tu, sans ma femme ma fortune serait nulle; allons, est-ce dit?

MICHONNEAU.—Tu es un homme, tu es un chrétien! ton épouse une maîtresse femme! Viens convaincre mon épouse et en route pour la fortune. Mais cette fois par le travail et l'économie dans le ménage.

(Pour rapport conforme),

PAPA-NOÉ.